Explication de « La commère qui fit cela… »

Lecture à voix haute

- Il faut bien sûr articuler avec précision, et veiller aux liaisons.
- Il faut surtout penser qu'on est en train de raconter une histoire et prendre le ton du narrateur, du conteur, qui doit captiver son auditoire.
- Prendre son temps, en respectant la ponctuation, les alinéas, et surtout en sachant à l'avance ce qu'on va dire : il faut voir les images à l'avance, afin que l'auditoire les voie à son tour.
- Arrêtez-vous en particulier sur « Gorgone », afin que votre auditeur voie l'image proposée ; sur « de tout le monde », afin qu'il entende la satire.
- Prenez le temps de donner à voir l'image présente « voix chevrotante, esprit capricant », en faisant sentir ce qu'on peut éprouver à l'égard d'un esprit capricant.
- Prenez le temps de dire la phrase 5, très historique, très érudite, de sorte que votre auditeur ait le temps de se représenter ce qu'elle évoque. Travaillez cette phrase difficile, afin de ne pas trop buter sur les mots.
- Arrêtez-vous sur les différentes insultes qu'Hugo adresse à son personnage, comme « ortie », « bigote » (pphr. 7 & 8).
- Arrêtez-vous sur « bruyamment » (phr. 9), afin d'y faire entendre la satire présente dans cet adverbe ; faites entendre l'ironie, le mépris d'Hugo quand il dit qu'elle était « fort bien vue » (phr. 10).
- Quand vous évoquez « Montfermeil » (phr. 11), pensez à ce que vous dites, et représentez-vous Mme Victurnien parlant avec le couple ignominieux des Thénardier. Quand vous dites « l'enfant », pensez que vous parlez de la très adorable et très pitoyable Cosette, petite gamine exploitée et martyrisée : dites-le avec la voix méchante de Mme Victurnien, mais d'une façon un peu caricatural : faites entendre que vous méprisez sa méchanceté.
- Dites le dernier paragraphe d'une façon assez neutre, qui fera ressortir l'horreur des conséquences de son acte, qu'on doit pouvoir calculer par soi-même.
  - Arrêtez-vous un peu sur les deux occurrences de « Monsieur le maire » : on doit entendre que ce sont les mots de Mme Victurnien, et non la réalité. En fait, elle accuse, aux yeux de Fantine, M. Madeleine de son licenciement : c'est important pour la suite du roman, où Fantine croira que celui-ci est la cause de son malheur.

« La commère qui fit cela… »

[1]La commère qui fit cela était une gorgone[A] appelée madame Victurnien, gardienne et portière de la vertu de tout le monde. [2]Madame Victurnien avait cinquante-six ans, et doublait le masque de la laideur du masque de la vieillesse. [3]Voix chevrotante, esprit capricant[B]. [4]Cette vieille femme avait été jeune, chose étonnante. [5]Dans sa jeunesse, en plein 93[C], elle avait épousé un moine échappé du cloître[D] en bonnet rouge et passé des bernardins[E] aux jacobins. [6]Elle était sèche, rêche[F], revêche, pointue, épineuse, presque venimeuse ; tout en se souvenant de son moine dont elle était veuve, et qui l'avait fort domptée et pliée. [7]C'était une ortie où l'on voyait le froissement du froc[G]. [8]À la Restauration[H], elle s'était faite bigote[I], et si énergiquement que les prêtres lui avaient pardonné son moine. [9]Elle avait un petit bien qu'elle léguait bruyamment à une communauté religieuse. [10]Elle était fort bien vue à l'évêché d'Arras[J]. [10]Cette madame Victurnien donc alla à Montfermeil[K], et revint en disant : J'ai vu l'enfant.

[1]Tout cela prit du temps. [2]Fantine était depuis plus d'un an à la fabrique, lorsqu'un matin la surveillante de l'atelier lui remit, de la part de M. le maire, cinquante francs, en lui disant qu'elle ne faisait plus partie de l'atelier et en l'engageant, de la part de M. le maire, à quitter le pays.

Les Misérables, Première partie, « Fantine », Livre V,
chapitre VIII, « Madame Victurnien dépense trente-cinq francs pour la morale »

A. Les Gorgones sont, dans la mythologie grecque, des monstres aux cheveux-serpents. Méduse est l'une des Gorgones. Une *gorgone* est donc une femme effrayante parce que laide et méchante.

B. Une voix *chevrotante* est une voix qui tremble comme celle d'une chèvre. L'adjectif *capricant* est lui aussi tiré du nom de la chèvre, mais en latin (*capra*) ; il signifie en général « qui agit par bonds irréguliers, par saccades, comme une chèvre », ce qui correspond à l'adjectif *capricieux*, de même origine. Sans doute Victor Hugo y voit-il davantage l'agressivité du bouc (en latin *caper*), prêt à donner des coups de corne à qui l'approche, peut-être même de façon traîtresse.

C. En 93, c'est en 1793, c'est-à-dire au moment de la Terreur, au plus fort de la Révolution française.

D. Le *cloître*, c'est le jardin clos à l'intérieur d'une abbaye, et, par métonymie, l'abbaye elle-même. Un moine échappé du cloître, c'est un moine qui a fui son monastère. Et s'il est en bonnet rouge, c'est qu'il a adopté le costume des révolutionnaires les plus radicaux, dont le bonnet rouge est un symbole.

E. Les *bernardins* sont des moines catholiques, qui suivent la règle de Saint Bernard. On nomma *jacobins* les républicains les plus radicaux à l'époque de la révolution française (parce qu'ils se réunissaient au club des Jacobins).

F. *Rêche* signifie « rude au toucher », et par métaphore, « difficile à vivre ». De même, *revêche* signifie « âpre, intraitable, dur ».

G. Le *froc* est le nom de la partie de l'habit d'un moine qui couvre la tête et les épaules. Autrement dit, Mme Victurnien sentait le prêtre.

H. La *Restauration* est la période de l'histoire de France qui vit le rétablissement, la restauration des rois, de 1815 à 1830, avec Louis XVIII et Charles X.

I. Un *bigot*, une *bigote*, c'est une personne excessivement religieuse, d'une dévotion étroite et superstitieuse… point qu'elle est tout le temps de train de dire (en anglais), « by God ».

J. La ville de Montreuil, où se passe l'épisode, se trouve dans l'évêché d'Arras, c'est-à-dire dans la zone qui est sous la responsabilité religieuse de l'évêque d'Arras.

K. Rappelons que Montfermeil est le village où vivent les Thénardier à qui Fantine a confié sa petite fille, Cosette.

Introduction

Contexte : époque, auteur, livre

1862. Napoléon III.

VH exil Guernesey. Dénonce le régime de Napoléon III.

Publie grand roman qui a en particulier pour but de dénoncer la misère et la prostitution de la femme à cause de la misère.

Type & situation

Les Misérables est un immense roman de 1500 pages, divisé en cinq parties. La première de ces parties s'intitule *Fantine.* Fantine est une jeune parisienne qui exerce le métier de grisette, c'est-à-dire de couturière indépendante, payée à la tâche. Elle est amoureuse d'un jeune homme, qui l'abandonne avec désinvolture alors qu'elle est enceinte. Elle va donc être ce qu'on appelait alors une « fille-mère », et subir non seulement la réprobation de la société mais surtout la plus grande misère : comment gagner sa vie avec un enfant sur les bras ? Elle fuit Paris pour essayer de trouver une solution. Sur le chemin, à Montfermeil, elle confie sa fille, qui n'est qu'un tout petit enfant, Cosette, à la famille Thénardier, contre un peu d'argent qu'elle devrait leur envoyer chaque mois. Le père et la mère Thénardier se font passer pour des gens généreux et bons ; mais ils se révèlent être d'ignobles personnages qui vont exploiter la petite fille, et la mère, en lui réclamant de plus en plus d'argent.

Fantine continue son chemin jusqu'à Montreuil (près de la mer), et trouve là un travail dans l'usine qu'a montée M. Madelaine (c'est en fait Jean Valjean, le héros du roman), afin d'enrichir la petite ville de Montreuil, et d'y réduire la misère. Tout se passe à peu près bien – mis à part les exigences financières grandissantes des Thénardier –, jusqu'à ce que Mme Victurnien, qui est en quelque sorte le chef d'atelier de Fantine devine que celle-ci a un enfant. Elle a donc mené son enquête, parce vous vous rendez compte ? Une fille-mère !… Pour les bien-pensants, c'est la même chose qu'une « fille », c'est-à-dire une traînée, une catin. Elle pense qu'il faut licencier une personne aussi immorale.

Après cet épisode, Fantine, pour nourrir sa fille bien-aimée, devra vendre ses beaux cheveux, puis ses dents, puis se livrer à la plus sordide prostitution. Victor Hugo nous livre un portrait saisissant des petites gens bien-pensants prêts à détruire la vie des autres du fait de leur vision étriquée de la morale, et sans doute aussi de leur goût pour la persécution d'autrui.

Thème et mouvement (plan, structure) du poème

- Le texte se divise assez évidemment en deux parties ; on a d'abord le portrait de Mme Victurnien, qui occupe les 9 premières phrases du premier paragraphe, puis

le récit du licenciement de Fantine, qui occupe la dernière phrase de ce paragraphe, avec le second paragraphe de notre extrait.

Tonalité et problème

➢ Ce qui nous intéresse ici, c'est évidemment la vigueur avec laquelle Hugo dénonce la petitesse des bigots qui se mêlent de la morale des autres pour le plaisir de les persécuter ; c'est pourquoi nous nous arrêterons, dans notre explication, essentiellement sur le portrait de Mme Victurnien ; le récit du licenciement étant surtout là pour donner du relief à ce portrait, et le rendre particulièrement répugnant, dans la mesure où on y voit que sa méchanceté sera la cause du malheur de Fantine.

Explication linéaire

Portrait de Mme Victurnien

Hugo fait apparaître, à travers le portrait de Mme Victurnien tout ce qu'il peut y avoir de plus odieux dans la bigoterie.

Le portrait repoussant d'une horrible sorcière (phr. 1-3)

1. D'abord, le terme de « Gorgone » (phrase 1) évoque des monstres de la mythologie – des femmes à la chevelure de serpents – tout à fait terrifiants ; cela fait du portrait de Mme Victurnien un portrait très évocateur parce que très visuel.
   ➢ C'est d'autant plus intéressant que le regard des Gorgones peut pétrifier : de même Mme Victurnien, par son regard inquisiteur, qui vient fouiller la vie de Fantine, va en quelque sorte la pétrifier, amener sa descente jusqu'à la prostitution puis la mort.
2. Ensuite, l'expression « gardienne et portière de la vertu de tout le monde » est tout à fait saisissante, dans la mesure où Victor Hugo y fait entendre indirectement tout le mépris qu'il peut avoir à l'égard de celle qui s'occupe de la vertu des autres.
   ➢ Être « gardienne de la vertu », cela pourrait être une fonction noble ; mais associé au nom « portière », qui a les mêmes connotations que celui de « commère », utilisé au début de la phrase : il s'agit d'une fonction subalterne, puisque garder la porte de familles extrêmement riches est le rôle d'un domestique, et de personnes à qui l'on attribue généralement le goût des ragots et des médisances.
   ➢ Surtout, c'est le complément du nom « vertu », « de tout le monde », qui fait de Mme Victurnien quelqu'un de méprisable : on comprend ici fort bien que c'est elle qui s'érige en gardienne de la vertu des autres, de tous les autres, qui se mêle en quelque sorte de ce qui ne la regarde pas : de la vertu morale des autres. La vertu, c'est une qualité intrinsèquement personnelle :

elle ne saurait demeurer vertu si elle dépend de quelqu'un d'autre que de soi : les gardiens de la vertu des autres – à moins que ce ne soient les parents, les éducateurs des enfants – ne font qu'empêcher d'accéder à la vertu. Ma propre vertu ne peut avoir son siège qu'en moi-même ; sans quoi ce n'est pas ma vertu. Celui qui s'arroge le droit de garder la vertu des autres, c'est en général celui qui cherche à dissimuler sa propre absence de vertu, de valeur morale.

3. L'expression « voix chevrotante, esprit capricant » est tout à fait saisissante à double titre.
   - D'abord par sa forme tout à fait spécifique : cette phrase non-verbale jette sous les yeux du lecteur l'image de Mme Victurnien dans un parallèle saisissant, qui contient doublement l'image de la chèvre. On a d'abord l'image auditive de la chèvre, avec la « voix chevrotante », caractéristique de la vieillesse ; puis, l'image plus proprement visuelle de la chèvre, ou plutôt du bouc dans la formule « esprit capricant ». Le terme est rare avant Victor Hugo (Littré ne le relève pas dans son dictionnaire, publié en 1863-1873), et l'auteur semble lui donner un sens particulier, qu'il vaut mieux tiré du nom latin *caper*, au masculin plutôt que du féminin *capra.* En effet ce qu'il évoque ici sans nul doute, c'est l'agressivité vicieuse qu'on attribue facilement au bouc cornu, capable de vous attaquer par-derrière. Mme Victurnien est ici d'ailleurs associée naturellement au diable, qu'on représente traditionnellement avec des cornes de bouc, ou en tout cas à l'une de ses sorcières.
   - D'autre part, on pourra remarquer dans ce balancement un exemple assez frappant du rythme qui soutient l'ensemble du portrait : Victor Hugo en effet y alterne en effet les notations plus ou moins neutres (« commère, gardienne, vieillesse, voix chevrotante »), qui ne marquent véritablement le vice, et les notations violemment négatives (« gorgone, portière de la vertu de tout le monde, laideur, capricant »), ce qui laisse apparaître le caractère particulièrement vicieux de la méchanceté de notre bigote, puisqu'elle sait se dissimuler sous les apparences de la vertu. La « voix chevrotante » en effet n'est pas un signe de méchanceté ; c'est l'« esprit capricant » soutenant cette voix qui en fait le signe d'un vice profond.

L'histoire de Mme Victurnien (phr. 4-7)

L'histoire de Mme Victurnien est marquée par l'histoire ; elle est en quelque sorte un symbole de la France de la Restauration. Pour le comprendre, il faut d'abord se représenter la façon dont se divise et s'articule la France d'après la Révolution, entre, à droite, le parti monarchiste, catholique et réactionnaire d'une part, et, à

gauche le parti républicain, révolutionnaire, et anti-clérical d'autre part – pour brosser un portrait un peu grossier et caricatural de la France des *Misérables*.

4. Mme Victurnien tient quelque peu du parti républicain radical, anti-clérical, puisqu'elle a épousé un moine défroqué – c'est ce que signifie l'expression « un moine échappé du cloître » –, donc, aux yeux du parti catholique, un traître. Et ce républicain est un républicain radical, puisque c'est au plus fort de la Révolution, au moment de la Terreur, « en 93 », qu'elle le rencontre ; puisque surtout, il s'est mis au « bonnet rouge », symbole des républicains radicaux, tels que les sans-culottes – lesquels appartenaient souvent au fameux club des « Jacobins ».
5. Mais elle tient aussi d'une certaine façon du parti réactionnaire, parce que « son moine » vient du « cloître », c'est-à-dire du couvent, et des « bernardins », qui sont un ordre monastique. Bien sûr ce moine défroqué a en quelque sorte trahi le parti catholique ; mais Hugo continue à l'appeler « son moine » (phr. 6) : il a donc quelque chose de clérical qu'il a conservé, et sans doute lui a donné l'autorité suffisante pour « dompter » la mégère qu'aurait pu être sa Mme Victurnien.
6. L'accumulation de six adjectifs qui décrit Mme Victurnien au milieu de l'évocation de son histoire, au début de la phrase 6 est évidemment le point central du portrait de Mme Victurnien.
   - Cette accumulation est d'abord frappante à cause de la rime interne qui associe les trois premiers adjectifs : « sèche, rêche, revêche ». Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que cette association sonore fait écho au lien sémantique[A] entre ces trois adjectifs, qui évoquent tous trois la dureté morale de Mme Victurnien, et d'une façon très sensible : on sent la sécheresse à la vue, par les rides et la maigreur, le « rêche » et le « revêche » par le toucher.
   - Les trois adjectifs qui suivent sont aussi liés par la sonorité, à travers une allitération en [p], dans « pointue, épineuse », et « presque », adverbe qui se rapporte au dernier adjectif, « venimeuse », qui rime avec l'avant-dernier « épineuse ». Ces trois adjectifs sont aussi associés par le sens pour évoquer à nouveau les serpents de la Gorgone : bien évidemment, ils concernent d'abord, par métaphore, son caractère ; mais ils possèdent l'avantage d'être très visuels. On la voit en effet tout entière comme une espèce de dard, le dard d'un frelon – ou plutôt la dent venimeuse d'une vipère.

A. Ce qui est sémantique, c'est ce qui concerne le sens, la signification.

- ➢ On peut en outre remarquer que l'accumulation constitue une véritable gradation ascendante qui va de l'anodin au nocif, de l'inoffensif, la sécheresse, au mortellement dangereux : le venin du serpent venimeux.

7. Le fait que « son moine » l'a « domptée et pliée » montre bien qu'elle est méprisable à double titre : d'une part, c'est une mégère autoritaire, et donc difficile à apprivoiser : il faut la *dompter,* comme un animal sauvage ; il faut la *plier*, parce qu'elle est raide. D'autre part elle est aussi servile, et de la façon la plus vile : elle ne s'est soumise qu'à la force autoritaire de son mari.
8. L'image qui conclut ce passage, « C'était une ortie où l'on voyait le froissement du froc », est à la fois saisissante est assez difficile à interpréter.
   - ➢ C'est une véritable image : on voit très bien l'association entre l'ortie, plante vénéneuse et filiforme, et le froc, c'est-à-dire l'habit des moines, dont Hugo semble la vêtir. Cette ortie vêtue d'un froc est à la fois ridicule et repoussante. Le tout est en outre relié par une double allitération, d'une part entre « ortie » et « froc », d'autre part entre « froissement » et « froc », qui souligne plus encore la bizarrerie de l'association entre le froc et l'ortie, de sorte qu'en Mme Victurnien l'abject[A] se mêle au cocasse[B].
   - ➢ Mais que signifie-t-elle ? C'est sans doute que son moine défroqué ne lui a pas essentiellement transmis son anticléricalisme : il lui a aussi transmis son esprit clérical, c'est-à-dire, pour Hugo, qui était très sévère à l'égard des monastères et des couvents, son esprit étroit, et en fait extrémiste. Ce qui relie le moine défroqué républicain radical et la bigote, c'est leur caractère extrémiste et intolérant, sur quelque bord qu'ils se placent.

Ce qu'est une bigote (phrases 8-10)

9. Le nom de « bigote » qu'Hugo attribue à son personnage dans la phrase 8 en nomme la quintessence de ce qu'il veut dénoncer ici : la religiosité, la dévotion étroite, superstitieuse, qui confine très souvent à la méchanceté. Il est intéressant de noter ici l'une des étymologies qu'on propose pour ce mot, qui pourrait être tiré des langues germaniques : un bigot, une bigote, c'est une personne qui invoque Dieu à tort et à travers, en ne cessant de dire, par exemple en anglais « By God ».
10. On s'arrêtera sur le fait que c'est « à la Restauration » que Mme Victurnien s'est faite bigote : ce qui apparaît ici, c'est la tartufferie du personnage. Elle devient catholique quand les catholiques reviennent au pouvoir. Autrement dit, c'est un personnage qui est toujours du côté du manche. Peu importe au nuisible le bord qu'il choisit, du moment qu'il peut être nuisible !

A. Ce qui est abject, c'est ce qui est rejeté et digne de l'être, donc vil et méprisable.
B. Le cocasse, c'est ce qui est drôle et ridicule du fait de son étrangeté, de son absurdité.

11. Sa tarfufferie apparaît ensuite dans l'adverbe dans l'adverbe « bruyamment » de la phrase 9 : si elle lègue *bruyamment* son petit bien, c'est qu'elle fait savoir combien elle est charitable. Autrement dit, cette femme ne fait pas l'aumône par vertu, mais par orgueil.
12. Enfin, on voit bien, dans la phrase 10, que la critique de la bigoterie ne s'arrête pas aux bigotes du petit peuple, mais aussi aux autorités dans l'Église qui encouragent cette bigoterie : en disant qu'elle était « fort bien vue », il dit en réalité le mépris que lui inspire une institution ecclésiale bien éloignée de l'esprit évangélique habitant le premier héros du roman, Mgr Bienvenu Myriel, le digne évêque de Digne, véritable saint qui ne cherche pas son intérêt, mais celui des pauvres.

Le licenciement de Fantine (phr. 10 et second §)

Nous ne commenterons que brièvement ce passage, que nous n'avons conservé ici que brièvement, afin de montrer concrètement ce qu'était le venin de Mme Victurnien, et le fait qu'il a véritablement détruit la vie de la misérable et très pitoyable Fantine.

1. Comme je l'ai dit à propos de la lecture expressive du passage, il faut comprendre ce que signifie « aller à Montfermeil » : c'est aller voir les ignobles Thénardier, exploiteurs de la pauvre Cosette – avec lesquels on conçoit très bien que notre Gorgone ait échangé avec grand plaisir.
2. Il faut aussi entendre ce qu'évoque « l'enfant », c'est-à-dire Cosette, la fille de Fantine honteusement exploitée par ceux qui devaient la protéger parce qu'ils l'avaient en leur garde. Mme Victurnien évoque Cosette quasiment comme une créature du diable, alors que c'est elle-même qui est ici la créature du diable.
3. Enfin, il est bon de savoir que la répétition de l'expression « de la part de M. le maire », dans la deuxième phrase du second paragraphe marque la double perfidie de notre bigote, qui n'assume même pas sa mauvaise action – alors même qu'elle prétend la prendre pour une bonne action, qui viserait à défendre ce qu'elle appelle la vertu – et fait porter le chapeau à l'autorité, au propriétaire de l'usine, qui est aussi le maire de Montreuil, et, dans *Les Misérables*, la bonté incarnée : Jean Valjean, déguisé à ce moment du roman sous le nom de M. Madeleine.

Conclusion

On l'a compris : le dernier paragraphe signifie que Fantine ne gagnera plus d'argent, et donc qu'elle ne pourra plus nourrir sa petite fille adorée. Cela fait aux yeux du lecteur de Mme Victurnien un monstre particulièrement hideux : l'immoralité incarnée sous le masque de la morale.